

papiers de famille, qui n'ont de valeur que pour ceux à qui ils appartiennent et qui me les ont envoyés chercher. Je l'ai dérobé aux recherches. Je compte être bien récompensé de mon périlleux voyage.

—Vous êtes resté longtemps chez les pestiférés ?

—Le temps d'aller et de repartir.

La contagion a déjà dévoré plusieurs grandes villes ; Marseille, où elle a éclaté, puis Toulon, Aix, Avignon. Enfin beaucoup de villages. Elle s'est propagée dans le Gévaudan, l'Auvergne et même le Limousin. On m'a dit que le gouvernement venait d'envoyer, en Poitou, des régiments pour tirer sur la peste, si elle tentait de passer. C'est vraiment par trop bête.

« Ce qu'on entend raconter de Marseille et de Toulon dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer ; car au fléau s'ajoutent tous les crimes. L'assassinat, le vol, le viol ne sont plus réprimés. Le désespoir provoque à des débauches effrénées, la mort sans contrôle invite à l'assassinat. Les galériens, chargés d'enterrer les morts, sont devenus les maîtres des villes. Ces hommes livrés, vêtus d'habits magnifiques, les poches pleines d'or, ont le droit d'entrer partout. Ils enlèvent pièce-meuble avec les morts tout ce qui leur convient. Parfois, pour s'amuser, ils jettent les malades dans leurs voitures, avec les morts qu'on leur lance des fenêtres. Les abandonnés, les femmes surtout dans les maisons vides ont plus peur des forçats que de la peste. Et, malgré le travail de ces derniers, des milliers de cadavres pourrissent sans sépulture !... Dieu merci ! je n'ai pas vu cela !... je n'ai pas pénétré dans les villes, mais ce que j'ai vu n'est pas moins épouvantable... »

Sur ces paroles, l'étranger s'interrompit, baissa la tête et parut comme écrasé sous le poids de ses souvenirs.

—Eh bien ! fit Cartouche, que ces tableaux intéressaient, continuez, je vous en prie. De quel spectacle avez-vous été témoin ?

—C'est, reprit l'inconnu, comme un rêve, un cauchemar...

« J'avais été chargé par un riche seigneur de la cour de me rendre dans un village de Provence visité par la peste et de m'y emparer de certains papiers dans une maison qui m'avait été désignée.

« Je fis près de dix lieues dans un pays devenu subitement désert. Je marchai sans rencontrer âme vivante. Il me semblait que le monde fût trépassé et que j'en fusse l'unique survivant et le seul héritier. Personne aux champs où les récoltes étaient abandonnées. Les animaux domestiques erraient en liberté et redevenaient sauvages. Je parcourus dix villages silencieux, abandonnés ou morts. Partout des cadavres sans sépulture attiraient de nombreux vols de corbeaux en attendant les loups. Presque toutes les maisons restaient ouvertes. Parfois j'y entrais pour chercher du pain. Un presbytère ouvert, abandonné, m'offrit un spectacle étrange. Le curé habillé était là, mais pourri ; la servante, sur un autre lit, en décomposition. Dans l'armoire ouverte je vis cinq cents livres en or, abandonnées.

—Eh ! eh ! fit Balagoy.

Cartouche devina sa pensée et lui répliqua sèchement :

—Est-ce que l'or manque à Paris ?...

L'étranger poursuivit :

—Enfin je pénétrai dans la localité, but de mon voyage. Je consultai un plan que l'on m'avait remis et m'orientai. J'étais déjà familiarisé avec la mort et toutes les horreurs dont elle était accompagnée. Heureusement pour moi je n'étais pas sujet à la peur qui amoindrit notre nature et donne prise au fléau.

—Vous êtes brave ? interrompit Cartouche.

—Je n'ai jamais craint qu'une seule chose, monsieur.

—Laquelle ?

—Manquer d'argent.

—C'est bien parler, fit le chef de bandits.

—J'ai un drôle de caractère, reprit l'étranger. Ce qui épouvantait les autres me donnait le mépris de la mort. Dès mes premiers pas dans cette contrée désolée, j'apprenais à mépriser la vie, à voir le peu qu'elle est, avec toutes ses espérances et ses prétentions. Je rencontrais le riche pourri sur son trésor ; le travailleur tombé sur sa tâche commencée ; la femme fière de sa beauté mangée par les corbeaux moins noirs que sa belle chevelure, et près d'elle sa fille desséchée comme une fleur ou bouton. Triste fleur, qui avait été rose et prenait les teintes jaunes, noires et verdâtres des moisissures ou des mousses de marais. Quelles dérisions ! Ah ! que de prétentions, de peines et de vertus perdues !... Où était la laide ? Où était la belle ?... Où était le riche ?... Où était le pauvre ?... Ces cimetières à découvert, disséminés ça et là, comme sur un champ de bataille, mais sans traces de combat, ces coups traitres de la destinée sous le ciel bleu au sein des joies, des floraisons, des rires de la nature, me frappaient de stupéfaction et m'obligeaient à me dire : — Quoi ! la vie, la mort, ce n'est que cela, hier et demain !

« Parfois il me semblait qu'avant ce voyage chez les morts, j'avais ignoré la vie, je n'avais pas vécu. D'un moment à l'autre, la faux invisible qui avait couché ces populations pouvait m'atteindre... aurais-je vécu ?... »

« Non non, me disais-je ; je n'ai rien vu du monde. Je ne connais rien ; je ne sais rien ; je n'ai éprouvé ni les grandes joies de l'esprit, ni celles du cœur, ni même celles des sens... Ah ! je n'ai pas vécu !... »

« La Mort a ensemencé l'air que je respire des germes de la peste et je serai un épi de plus dans sa moisson, je vais tomber sous un de ces arbres ou dans un fossé, ou au fond d'une de ces maisons.

« Mais une autre voix intérieure répliquait : — Tu dois vivre ! La peste ne peut rien sur toi ! Tout le monde ne succombe pas. Il y a des natures réfractaires, et évidemment tu es de celles-là, puisque après plusieurs jours tu bois la contagion. »

« Alors avec une sorte d'exaltation furieuse, je me promettais de profiter de la leçon et de tenir dans toute sa plénitude le sens qu'on attache à ce mot : vivre ! Désormais n'étais-je pas riche ? Tout ce qui m'entourait n'était-il pas à moi : j'étais l'héritier de la peste !... Je n'avais qu'à puiser dans les armoires et les coffres.

« Cette idée, messieurs, je le sais bien, était criminelle, mais dans le milieu et le moment où j'étais, je ne pensais point comme ici, à cette heure. Sous l'impression d'une situation sans analogue, j'allais comme un homme ivre, et, bien que je sois un honnête homme qui n'ai jamais fait tort d'un sol à son prochain, je trouvais alors tout simple et tout naturel de me constituer, comme je vous le disais, l'héritier de la peste.

—Allons donc ! pas tant d'exuses ! fit Cartouche. A voter place j'aurais rempli mes poches.

—Et un sac, ajouta Balagoy.

—Mais, reprit l'étranger, comment auriez-vous fait pour emporter tant d'or, d'argent et de bijoux ? J'y songeais aussi et je me proposai de remplir un tonneau ou une caisse et de l'enterrer dans un endroit écarté où plus tard, après la peste, avec une voiture, j'aurais pu revenir le chercher.

—A la bonne heure ! approuvèrent nos héros.

—Ce fut dans ces dispositions que je franchis le seuil de la